

avait devant les yeux il écrivit que l'extrait qu'il citait avait été écrit par un homme *comme lui*..... à peu près. Cet éditeur, à la manière, je crois, de croire que tous les apprentis sont *bouchés*. Quoi ! moi humble griffonneur, vouloir tout-à-coup me placer au rang de l'écrivain le plus spirituel, en lui attribuant mes écrits ; qui l'aurait cru ! Mais vous me comblez d'honneur messieurs les incrédules, merci, millions de fois merci ; cependant cet écrivain ne vous en remercie guère, lui, j'en suis sûr, et il a raison.

Ce sont tous ces propos, que je considère comme insultants pour un homme que j'admire et que je respecte, qui m'ont fait m'écrier pendant un mois, sans comparaison comme Hamlet : *écrire ou ne pas écrire* telle est la question. Mais, après tout, ne suis-je dit, si Mr. le Flâneur-en-chef se trouvait insulté autant que je le pense il se défendrait assurément, il ferait jouer son arme, et gardez-vous des mauvais plaisants. Et voici la conclusion que j'ai tirée de la réflexion qui précède : donc, s'il ne se défend pas, c'est qu'il ne se trouve pas aussi insulté que je le crois ; et par conclusion finale, moi je ne suis pas aussi bête que je le croyais (quoique tout ceci puisse donner à penser le contraire) et je me suis écrié dans l'enivrement de ma joie : *écrivons !*

Au fait, qu'est-ce que je vais écrire pour ma Revue de Novembre ? Je ne puis plus parler des bêtes intéressantes qui sont venues nous visiter pendant l'été, la neige les a toutes fait déguerpir. Il n'y a qu'un certain poulet qui est resté ; et, ma foi, il faut que les canadiens soient de fameuses poules pour se laisser gouverner par lui. C'est assez, il me semble, de fléchir les genoux devant les genoux d'une femme, et fallait prendre son poulet et le jeter en pâture au fameux Boa qui avalait si bien un lapin sans se déranger ; mais, c'est vrai, peut-être n'aurait-il pas pu digérer une chose aussi épaisse. Quelques uns prétendent que le serpent eût refusé l'appas, parce qu'il aurait craint pour sa langue, c'est que c'est un fameux coupe-langue que poulet, surtout de belle langue.

Abandonnons un peu la volaille et le reptile pour en revenir au mois de Novembre.

Novembre est le mois le plus curieux de l'année, à Québec. Il s'annonce au son des glas funèbres qui vous rappellent les irépissés et se termine au son des violons qui font danser les bons vivans. On pleure à la *Tous-ain'* et on danse à la *Ste. Catherine*, tout comme si l'hiver ne nous tombait pas sur le dos, comme si on n'avait ni neige, ni froid, ni gouvernement anglais. C'est la saison des bals, des concerts de famille, du flage et du tricotage. C'est la saison où toute notre ville est incertaine de ce qu'elle doit faire et où l'on ne sait comment se vêtir. L'élégant chapeau d'été saute le gros casque à poil d'hiver, le léger sortot froisse la grosse redingote, tandis que la petite botine de nos dames se perd dans la large piste de la grosse boîte *malcine* des hommes. C'est encore la saison où le corsage poétique de nos merveilleuses se perd sous l'ample manteau garni de fourrure, où sa jolie main disparaît dans sa grande mitaine ou dans l'énorme manchon, et où sa belle gorge est entortillée du poil soyeux d'un long boa. Que d'attraits se trouvent cachés dans cet attirail de drap et de peaux qui forme la toilette d'hiver de nos belles ! Que de beautés enfouies, mon œil devine et tu peut voir ! Que de..... Alors, allons, où en suis-je. Nom d'un pétard me voilà pris dans le poétique je crois ! Revenons au grotesque c'est là ma place et d'un, et de deux, je m'y enfonce.

Il faut que je vous dise ici un bon mot d'une revendeuse du marché de la haute ville. Un homme fut à sa table et lui demanda : Avez-vous des poulets ?